

L'événement

NIGERIA

« Je maudis Boko Haram qui m'a volé ma virginité »

Aïchatou, Nigériane de quatorze ans, est restée prisonnière quarante-cinq jours du mouvement extrémiste. « Mariée » de force, elle témoigne de son rapt et des pratiques barbares qu'elle a subies. Même libre, elle demeure enfermée dans la peur et le traumatisme.

Niamey (Niger), envoyée spéciale.

●●● Suite de la page une

Si Aïchatou (1) accepte aujourd'hui de témoigner, c'est pour « dénoncer ces criminels qui salissent l'islam et notre religion musulmane », dit-elle, le visage cerclé d'un foulard couvrant ses épaules, assise sur des nattes colorées qui couvrent le sol en béton. Brillante élève de quatrième, la vie d'Aïchatou bascule le 24 novembre 2014, jour où les terroristes ont fait main basse sur Damasak, sa ville natale, au nord-est du Nigeria. Délogés de Chibok où ils ont kidnappé 276 lycéennes, les islamistes de Boko Haram vont s'emparer pendant plusieurs mois la terreur dans cette commune à une quinzaine de kilomètres du Niger. Les morts se comptent par centaines, les exilés par milliers, laissant leurs biens derrière eux. En libérant Damasak, en mars dernier, les armées nigérienne et tchadienne découvrent un charnier dans lequel gisait une centaine de corps, essentiellement des vieillards, des femmes et des enfants.

Le crépitement des armes, les coups de feu, les hurlements et les « Allah ouakbar ! » accompagnent chacune des conquêtes de Boko Haram dans le nord-est du Nigeria. « On savait qu'on allait être attaqué d'un jour à l'autre », explique Aïchatou. Les insurgés avaient déjà pris plusieurs localités proches de la nôtre. On savait que Damasak serait la prochaine étape de leur expansion. » Avant la chute de la commune, l'adolescente suivait continuellement les méfaits des terroristes sur son portable. « J'ai vu la vidéo où ils montraient les lycéennes capturées de Chibok, confie-t-elle. Je me disais que je subirais sûrement le même sort. Dans ma classe, on avait toutes peur de ça. » Ce 24 novembre 2014, elle se souvient d'un détail amer : « Avec l'enseignant, on avait

prié Dieu pour qu'ils ne pénètrent pas chez nous. Et c'est ce jour-là qu'ils sont arrivés... » Adossée au mur, les jambes repliées sur son corps gracile, Aïchatou laisse à sa mère le soin de raconter la suite de la tragédie. « On était chez nous. Il était 9 heures. On a entendu les coups de feu. On a compris. Ils avaient conquis notre ville. Je suis sortie comme une furie pour aller chercher Aïchatou à l'école. J'ai même oublié de mettre le voile. Je savais qu'ils enlevaient les filles jeunes et belles, à la peau claire. J'ai laissé les plus petits à la maison, ils ne craignaient rien, eux. »

Intérieurement, elle refuse de se soumettre

Persuadée d'avoir sauvé sa grande fille, la maman se réfugie avec tous ses enfants chez sa sœur. Son beau-frère n'est-il pas très pieux ? N'est-il pas nommé « marabout », lui qui connaît et récite parfaitement le Coran ? « J'étais persuadée que Boko Haram épargnerait la maison d'un homme aussi respecté, aussi vieux », précise Belkessa. Pendant le récit de sa mère, la jeune Aïchatou garde la tête baissée, le dos courbé. Elle revit intérieurement son calvaire. « En début d'après-midi, poursuit Belkessa, j'entends un homme saluer le marabout d'un « salam aléïkoum ». J'ai capté qu'il parlait des filles : « Elles seront nos femmes... On ira les prendre de force si elles n'obéissent pas », ajouta-t-il, alors que six autres hommes se joignaient à lui. »

Prenant les devants, toujours dans le but de protéger son aînée la plus susceptible d'être enlevée, la maman lui chuchote de se cacher sous le lit. Et la mère choisit de se présenter aux terroristes, avec ses autres enfants qui s'accrochent à elle. Ils sont trop jeunes, pense-t-elle, pour être menacés par des raptis nuptiaux. Dans un souflet oppressé, Aïchatou susurre : « Je tremblais, je ne faisais

LES SOURCES DE L'ARGENT DU CRIME

Au début des années 2010, Boko Haram reçoit une aide financière d'al-Qaïda au Maghreb islamique (Aqmi) et des dotations de riches sympathisants des pays du Golfe. Il taxe les populations locales et gère divers trafics. Des otages sont capturés régulièrement puis libérés contre rançons.

15 000

C'est le nombre de morts recensés lors des exactions de la secte Boko Haram, au Nigeria, depuis 2009.



NIAMEY, AVRIL 2015, AÏCHATOU ET SA MÈRE. LA JEUNE FILLE SE PROMET « D'ÊTRE UNE GRANDE INTELLECTUELLE », ET DEVENIR MÉDECIN POUR « AIDER LA POPULATION ». PHOTO MINA KACI

aucun bruit. Je récitais en silence les versets coraniques pour qu'on ne me trouve pas. » Son vœu est exaucé. Les sept djihadistes, bredouilles, quittent la maison du marabout. « Je ne les intéressais pas, précise Belkessa, je n'étais pas une jeune fille. »

Après la nuit passée chez le marabout, la famille d'Aïchatou décide de se séparer, espérant ainsi s'en sortir plus facilement. Le père prend la fuite en direction du lac Tchad afin de rejoindre le Niger, comme le font la plupart des hommes valides et désarmés, systématiquement exterminés par Boko Haram. La mère tente de profiter de l'apparente accalmie dans la ville pour mettre ses petits à l'abri, au Niger. Son aînée devait attendre avant d'emprunter le même trajet. Mais la mère comme la fille tombent, à tour de rôle, dans les embuscades tendues par Boko Haram, enlevant ainsi plus de 400 femmes et enfants de Damasak.

Aïchatou est conduite dans une maison confisquée à ses propriétaires. Plus d'une quarantaine de fillettes et jeunes femmes y

sont déjà rassemblées. On l'oblige de retirer son hidjab pour le remplacer par une tenue prétendument plus conforme à l'islam. « C'est une longue et ample robe noire qui couvre la tête et descend jusqu'aux chevilles », rapporte Aïchatou. Dès lors commence une autre vie pour les captives. « Apprentissage intensif du Coran, travaux ménagers et repas à préparer. Toutes réduites à l'état de domestiques, de bonnes à tout faire. Un rituel qu'elles suivent jusqu'au jour de leur livraison chez un inconnu, « l'époux » qu'on a choisi à chacune. Une version abjecte du « repos du guerrier ».

Au bout de trois semaines, Aïchatou est sortie de prison, pour une autre, celle de son violeur, un soi-disant « mari », dans un ensemble d'habitacions donnant sur une cour intérieure commune. Là, « on me présente mon "époux", un homme de l'âge de mon père. On me donne de l'argent et un portable en guise de dot ». Une manière pour les islamistes de camoufler les viols en « hallal ».

« Je voyais l'homme seulement le soir quand il venait me chercher pour me prendre. Je ne

VICTIMES DU FANATISME

« J'ai enlevé des filles. Je vais les vendre (...). L'éducation occidentale doit cesser. Les filles, vous devez quitter l'école et vous marier. » **Abubakar Shekau, chef du groupe Boko Haram.**

2000
C'EST LE NOMBRE DE FEMMES ET D'ENFANTS KIDNAPPÉS DEPUIS 2014 PAR BOKO HARAM, SELON AMNESTY INTERNATIONAL.

LIBÉRATION PRÈS DE 700 EX-OTAGES SAUVÉES

L'armée nigérienne annonce avoir libéré, la semaine dernière, des centaines de femmes et enfants, prisonniers de Boko Haram depuis des mois dans le nord-est du Nigeria. Les terroristes les retenaient dans un de leurs fiefs, la forêt de Sambisa. Les victimes, traumatisées, et souffrant de sous-nutrition pour certaines, ont été confiées à l'Agence nationale de gestion des urgences pour un soutien post-traumatique et une réinsertion sociale. De la nourriture, des matelas, des couvertures ou des moustiquaires, leur ont été distribués.

connaissais même pas son nom, il ne me parlait pas », confie-t-elle, de plus en plus recroquevillée sur elle-même. Dans la journée, elle aide aux tâches ménagères celle que l'homme lui présente comme la « coépouse ». Cette « vieille passait son temps à m'expliquer pourquoi il fallait respecter le mari, porter leur tenue, et oublier mes parents, qui, m'insultait-elle, "sont des mécréants et pratiquent le faux islam, alors que celui de Boko Haram était authentique". Elle tentait de m'endoctriner. Les Boko Haram ne sont pas des musulmans, ils sont pires que le diable ».

L'épreuve durcit Aïchatou. Intérieurement, elle refuse de se soumettre. Elle observe les faits et gestes des habitants de la demeure où elle est enfermée avec trois autres victimes. De jour en jour, les quatre se rapprochent. Elles se comportent de façon à gagner la confiance des terroristes. L'adolescente remarque que les hommes ne sont jamais présents dans la journée, occupés à « leurs exactions », indique-t-elle. Les « coépouses » permettent même aux quatre jeunes de rencontrer de temps en temps les copines qu'elles ont connues dans le premier lieu de détention. Le jour J, elles simulent une visite de ce genre, dissimulent l'argent de la dot et quittent la maison. « On n'a bien

évidemment pas oublié de mettre la tenue imposée », note la jeune Nigériane. Marchant lentement, prudemment dans Damasak pour ne pas éveiller les soupçons, elles commencent à courir une fois dans la brousse, se cachant de buisson en buisson jusqu'au lac Tchad. « Ce jour-là, il était en déroute. On avait de l'eau jusqu'à la taille seulement », précise-t-elle.

« Je ne pensais pas sortir vivante de Damasak »

Arrivées en terre nigérienne, les quatre laissent éclater leur joie avant de se séparer, chacune prenant sa destination, qui dans la famille installée au Niger, qui dans un camp de réfugiés. Aïchatou s'offre une course en moto avec l'argent de la dot en direction du village où habite son oncle, à qui elle rendait visite lors de ses vacances scolaires. Comble du bonheur, elle y retrouve non seulement sa mère, ses frères et sœurs, mais également son père. « J'étais tellement heureuse que je croyais que je rêvais. Je ne pensais pas sortir vivante de Damasak. Dieu a sans doute encore besoin de moi sur terre. » Aïchatou se souvient de son premier geste chez son oncle : « J'ai retiré le long hidjab et j'ai demandé à ce qu'on le brûle. Il me rappelait trop mon calvaire. Je voulais me débarrasser du mal. »

L'événement

Le Niger, refuge de milliers d'exilés évadés du Nigeria

EXIL Ils seraient 10 000 à quitter leur pays pour fuir Boko Haram. Le pays d'accueil, le Niger, près du lac Tchad, souffre d'un climat aride et semi-désertique. Ici, rares sont les habitants qui parviennent à subvenir à leurs besoins, eux qui vivent de l'agriculture, essentiellement du mil.

« En novembre dernier, 95 % de la population était en insécurité alimentaire, alors que l'on était pourtant en fin de récolte », précise l'humanitaire, qui estime à trois millions le nombre de mal-nourris. Mais rares sont ceux qui ont refusé de fermer leur porte aux exilés. Pauvres, ils ont recueilli plus pauvres qu'eux. « Cette incroyable et profonde solidarité a permis que la crise humanitaire soit de moins grande envergure », analyse Benoît Moreno. Certains ont reçu chez eux des personnes pendant un an, voire deux. »

Une solidarité indispensable d'autant que, si le premier camp de réfugiés fonctionne depuis décembre dernier, le second, près du lac Tchad, n'a pu ouvrir en février, comme prévu, empêché par la première attaque de Boko Haram sur le territoire nigérien. Il reste que la solidarité a ses limites au Niger, pays classé parmi les plus pauvres du monde. Le HCR tente de relancer ses bailleurs, lesquels réduisent chaque année leur financement de 20 à 30 %. « Difficile de mobiliser sur la cause nigériane. Irak, Syrie, Ukraine... il y a tant de monde à soutenir », commente Benoît Moreno. ●

plique Benoît Moreno, responsable au HCR. Diffa, région à l'extrême-est du Niger, près du lac Tchad, souffre d'un climat aride et semi-désertique. Ici, rares sont les habitants qui parviennent à subvenir à leurs besoins, eux qui vivent de l'agriculture, essentiellement du mil. « En novembre dernier, 95 % de la population était en insécurité alimentaire, alors que l'on était pourtant en fin de récolte », précise l'humanitaire, qui estime à trois millions le nombre de mal-nourris. Mais rares sont ceux qui ont refusé de fermer leur porte aux exilés. Pauvres, ils ont recueilli plus pauvres qu'eux. « Cette incroyable et profonde solidarité a permis que la crise humanitaire soit de moins grande envergure », analyse Benoît Moreno. Certains ont reçu chez eux des personnes pendant un an, voire deux. »

Une solidarité indispensable d'autant que, si le premier camp de réfugiés fonctionne depuis décembre dernier, le second, près du lac Tchad, n'a pu ouvrir en février, comme prévu, empêché par la première attaque de Boko Haram sur le territoire nigérien. Il reste que la solidarité a ses limites au Niger, pays classé parmi les plus pauvres du monde. Le HCR tente de relancer ses bailleurs, lesquels réduisent chaque année leur financement de 20 à 30 %. « Difficile de mobiliser sur la cause nigériane. Irak, Syrie, Ukraine... il y a tant de monde à soutenir », commente Benoît Moreno. ●

M. K.

à Niamey. Cela redonne espoir à Aïchatou. Elle veut devenir médecin pour « venir en aide à la population, être autonome financièrement et aider mes parents ». Elle poursuit : « Surtout, je veux faire oublier à maman le choc qu'elle a eu. » Elle se doit, dit-elle, de « devenir une grande intellectuelle. J'irai loin dans mes études. Je ne veux pas être une petite personne. Ils m'ont fait subir beaucoup de choses... Finalement, ils m'ont rendue encore plus forte, plus déterminée ».

Pour l'heure, elle savoure chaque page des livres procurés par l'association. Ils l'accompagnent dans les journées qui s'étirent sans fin. « Elle s'ennuie et passe son temps à se remémorer les viols, les coups de feu, la séquestration... », commente son psychologue. Belkessa, quant à elle, tente de rassurer sa fille : « Il faut que tu acceptes ton destin et te battre pour atteindre ton objectif. » Aïchatou regarde tendrement sa mère. Elle baisse la tête, souffle : « Je ne sais pas si mon futur mari m'acceptera saine. » Elle se reprend, comme pour se convaincre : « De toute façon, je choisirai un homme qui m'aimera comme je suis, un homme qui ne cherchera pas une femme d'abord pour sa virginité... » ●

MINA KACI

(1) Les prénoms ont été modifiés.